

LE MENTOR UNIVERSEL,

Par M. l'abbé ROY, censeur royal, &c.

Lex mea Lux.

N^o. VI. 1784.

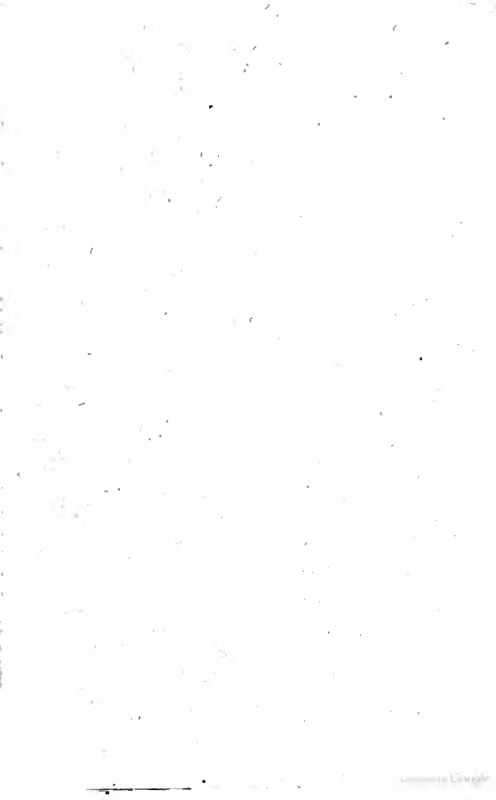


A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, au Bureau du Mentor
universel, rue Guénégaud, N^o. 20.
THÉOPHILE BARROIS le Jeune, quai
des Augustins.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE COMTE DE.,

AU DOCTEUR....

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

DU MECONIUM.

JE regarde comme la première maladie de l'enfance l'écoulement du *meconium*. J'en ai déjà parlé (a). On fait que c'est une matière noire, médiocrement épaisse & assez gluante. Si l'éva-

Lettre 7, page 27, n°. 2. Lettre 8, page 94.

cuation de cette matière n'étoit pas complete , avant que l'enfant tete , il en résulteroit , dit le célèbre Tissot , une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point. Elle corromproit le lait ; corrompue elle - même & devenue extrêmement âcre , elle causeroit un ravage mortel dans son estomac & dans ses intestins.

J'ai indiqué les précautions qu'il falloit prendre pour faciliter cet écoulement (*a*) , elles sont très-simples. Néanmoins il arrive souvent qu'on ne les prend point ,

(*a*) *Ibid.* Lettre 7 , page 27.

& cette légère maladie qui auroit pu se passer en peu de tems , en vingt-quatre heures , devient longue & sérieuse ; ou plutôt elle est la cause d'autres maladies vraiment fâcheuses.

Presque tous les enfans , selon le même praticien , qui meurent avant l'âge d'un an & même de deux , meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts des convulsions , & l'on a en partie raison. Ce sont , en effet , les convulsions qui les ont tués , mais les convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures ; &

ce n'est qu'en combattant ces différentes causes , qu'on peut guérir les convulsions.

Je n'aurois plus parlé du *meconium* s'il n'étoit l'une des premières causes des premières convulsions que les enfans éprouvent, en supposant qu'il ne soit point entièrement évacué ; car il peut subsister long-tems en partie dans les intestins de l'enfant & y causer un ravage considérable. Pour guérir l'enfant des convulsions que le *meconium* occasionne , il faut renouveler les précautions que j'ai indiquées Lettre septième , page 27, n°. 2. & lire l'article ci-joint des *Convulsions en général.*

DES CONVULSIONS.

EN GÉNÉRAL.

LES convulsions auxquelles les enfans sont sujets ne reconnoissent pas toutes pour cause le défaut d'évacuation du *meconium*. Il y en a différentes sortes ; elles ont des principes différens & des signes caractéristiques. Nous les distinguerons autant qu'il est possible , & nous dirons quelque chose de chacune.

Les convulsions sont moins une maladie primitive qu'un symptôme de quelqu'autre maladie. Comme

elles ont des causes différentes, les mêmes remèdes ne conviennent point à leur guérison. Il faudroit remonter exactement à la cause, & alors appliquer les remèdes qui lui sont propres. Mais c'est dans la connoissance de la cause que gît principalement la difficulté; & c'est de cette ignorance que naît tout le mal qui résulte des spécifiques impropres & du mauvais traitement employé indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions.

La fibre des enfans est extrêmement délicate, vibratile & irritable. Pour peu qu'il y ait de saburre ou de matière corrompue
dans

dans leur estomac & dans leurs intestins, les nerfs de ces parties s'irritent, se tendent, se détendent tour-à-tour, & produisent des mouvemens irréguliers dans les autres nerfs du corps, ou du moins de quelques parties. L'irrégularité de ces mouvemens forcés, forme ce que nous appellons convulsions.

On entend par convulsions » une contraction violente & involontaire de tout le corps ou de quelques-unes de ses parties. On doit distinguer la convulsion des mouvemens convulsifs : dans le premier cas, les parties demeurent fixés & immobiles ; dans le second, elles sont agitées par

des secouffes plus ou moins violentes ; les mouvemens convulsifs entraînent presque toujours la perte de la connoissance. On la conserve, au contraire , assez communément dans la convulsion : la respiration dans l'un & l'autre cas souffre peu ; mais le pouls est le plus souvent obscur & quelquefois frébile ; on fait que ces maladies peuvent être générales ou particulières ; personne n'ignore que les muscles en sont le siège ; leur durée est toujours très-incertaine ; mais elles ont quelquefois des retours très-réguliers , de même que la fièvre intermittente ; ce qu'on observe assez souvent à

celles dont le caractère est hystérique.

Les convulsions & les mouvemens convulsifs sont moins à craindre pour les enfans que pour les autres hommes » (a), mais aussi elles sont plus ordinaires.

Elles ont deux causes, la première, qui est la matière corrompue, & la seconde, la ténuité & l'irritabilité de la fibre (b); de

(a) *Dict. Encyclop. Art. convulsion.*

(b) C'est à tort que M. de Leurye reconnoît pour cause première des convulsions la ténuité & l'irritabilité de la fibre. Quelque ténue & irritable quelle soit, elle doit reconnoître elle-même une autre

ces deux causes , on ne peut attaquer que la première. On la connoît au dégoût , au mauvais teint , à la mauvaise qualité des excréments de l'enfant , ce dont on peut juger par leurs différentes couleurs & par l'odeur fétide qu'ils exhalent, aux mouvemens spasmo-

cause de son action. Autrement elle seroit à la fois cause & effet , ce qui répugne. Si elle étoit la première cause des convulsions , tous les enfans auroient des convulsions ; & cette maladie seroit incurable. Pour parvenir à sa guérison il faut n'attaquer ni les nerfs , ni la fibre. Il faudroit cependant le faire , si le principe de M. de Leurve étoit vrai , & en le faisant on tomberoit de Carybde dans Scilla.

diques, & aux compressions réitérées des viscères & des intestins; il faut alors avoir recours aux évacuans; par exemple, aux lavemens avec de l'eau tiède, aux boissons légères & diurétiques souvent répétées, à la diète des alimens, si l'enfant est sévré, & du lait, s'il tète encore; au sirop de chicorée, à la dose d'une once, délayé avec un peu d'eau, qu'on lui fera boire à plusieurs reprises dans l'espace de quatre ou cinq heures environ (a). Rarement aux purgations; & si après avoir fait

(a) Relisez, page 27, n°. 2, le même article.

usage de tous ces moyens simples , on étoit obligé de recourir à quelque chose de plus actif, un peu de manne suffiroit.

Il y a des Médecins qui préfèrent le vomissement à toutes les autres voies d'évacuation. Je ne le conseillerois pas trop ; c'est un moyen violent ; il produit un effet convulsif ; l'enfant n'est-il pas déjà assez fatigué des secousses fréquentes qu'il éprouve ? Je fais qu'une convulsion passagère plus violente peut détruire une autre convulsion habituelle occasionnée par un amas de matières aigries & glaireuses , en chassant de l'estomac ce dépôt d'humeurs malignes.

Mais, on a beau dire que c'est un préjugé de s'y refuser. (a) Il y a vraiment du danger à trop user de cette méthode. Certainement les viscères des enfans sont trop foibles & trop délicats pour résister aux effets qu'occasionnent les vomitifs. Peut-on admettre une pareille objection, dit M. Brouzet, lorsqu'on a la moindre connoissance de l'économie animale ? Non-seulement on peut, mais on doit l'admettre. Elle

(a) M. Brouzet conseille en pareil cas le vomissement, & dit que *le préjugé s'oppose à cette méthode*. Il regarde comme ridicule l'objection tirée de la délicatesse des viscères des enfans, &c.

est fondée sur cette connoissance , & sur celle des effets que produisent les convulsions sur les nerfs & sur les fibres. Quels sont ces effets ? n'est-ce pas de tendre & de contracter violemment les nerfs & les fibres ? Cette tension & cette contraction subsistent souvent pendant un intervalle notable après les convulsions. *La mobilité, la mollesse & la sensibilité des parties organiques des enfans, favorisent l'action des vomitifs.* J'en conviens avec le même praticien ; mais où est cette *mobilité*, cette *mollesse* & cette *sensibilité*, lorsque ces parties sont dans un état de tension & de contraction , ou

même lorsqu'elles sortent de cet état ? Le mal des convulsions est d'attaquer les nerfs & de leur ôter leur ressort. Si l'on vouloit absolument se servir des vomitifs, il faudroit au moins ne les faire prendre à l'enfant que très-long-tems après les convulsions, afin que leurs parties organiques rendues à leur souplesse ordinaire & tout-à-fait détendues se prêtassent plus aisément à de nouveaux efforts.

Sept ou huit grains de racine d'ipécacuanha en poudre sont un vomitif suffisant pour un enfant.

Quant aux purgatifs qui doivent être rares ; s'ils sont utiles , il est

important de ne les employer qu'après avoir débarrassé & disposé les premières voies à l'évacuation. Les plus doux sont les plus convenables à cause de la constitution extrêmement délicate des enfans ; tels sont les huileux, les syrops, la manne, &c.

Il est vrai que la souplesse des parties qui composent la masse intestinale ne donne souvent aucune prise aux remèdes trop doux ; c'est ce qui fait dire que les enfans sont quelquefois plus difficiles à émouvoir que les adultes. Est-il nécessaire en ce cas d'employer des purgatifs violents ? Non, mais il vaut mieux répéter

les moyens d'évacuation & revenir aux purgatifs doux. Plutôt attendre le cours de la nature qu'on a aidée suffisamment, que de la brusquer & de rompre le ressort de la machine humaine si foible dans l'enfance. On pourroit objecter que le mal, s'il n'est chassé le plutôt possible, fait des progrès qui le rendent souvent incurable ; ses progrès ne sont pas ici fort à craindre. Dès qu'on a eu soin de bien débarrasser les premières voies, & d'employer beaucoup d'évacuans, comme lavemens & boissons ; l'inflammation, ni la putridité ne peuvent avoir lieu. Avec le tems le dégagement com-

plet que l'on desire s'opérera. Peut-être même que le repos dont la nature aura joui pendant quelques jours , après de légères purgations lui donnera de nouvelles facilités à l'aide desquelles on obtiendra tout. Point de saignée. Elle seroit au moins inutile. Que feroit-elle , sinon détendre & relâcher ? & c'est précisément le relâchement & la souplesse des parties organiques qui causent l'embarras. Augmenter ce relâchement , ce seroit rendre la guérison plus difficile.

J'ai dit qu'il y a plusieurs sortes de convulsions : les unes, outre celles dont je viens de parler, proviennent

viennent des vices du lait , des indigestions , des aigreurs , de la poussée des dents , des vers & des maladies fiévreuses.

Mais comment une nourrice ignorante pourra-t-elle distinguer les vices de son lait ? par le contraire des qualités du bon lait que j'ai indiquées (a).

Comme j'ai exigé qu'avant de choisir une nourrice , on la soumit elle & son lait à l'examen d'un Chirurgien ou de quelqu'homme de l'art ; lorsqu'elle est admise

(a) Lisez pages 82 & 83 , Lettre douzième , n°. 3.

on doit lui faire remarquer les bonnes qualités de son lait & lui recommander d'y faire tous les jours attention, & d'en priver le nourrisson dans le cas où elle ne reconnoîtroit plus ces qualités. Je voudrois donc que les nourrices eussent toujours le soin, avant de faire têter leur nourrisson, de faire couler, dans un verre, quelques gouttes de leur lait, afin de pouvoir le juger bon ou mauvais. C'est sur-tout lorsqu'elles se sont livrées à quelques accès de colère, qu'elles ont éprouvé quelque peur ou quelque chagrin, qu'elles ont bu ou mangé plus qu'à l'ordinaire, qu'elles

ont pris des alimens mal-sains & des vins ou liqueurs fortes , en un mot , qu'elles s'apperçoivent d'un dérangement sensible dans leur santé & qu'elles sont malades ; dans tous ces cas , elles doivent s'abstenir de donner leur lait à leur nourrisson , jusqu'à ce que les mêmes causes capables de corrompre cette nourriture ne subsistent plus , ou tirer auparavant le premier lait qui a souffert.

Pour se rétablir dans l'état de bonne santé , indispensablement nécessaire pour celle de l'enfant , le repos , l'usage de quelques lavemens , les calmans & l'abstinence totale de ce qui leur a été con-

traire , deviennent pour elles des précautions de devoir.

Quant à l'enfant , la panade & les autres alimens légers dont j'ai parlé à l'article du sévrage (a) , suppléeront à la privation momentanée du lait , & par intervalles , on lui donnera aussi quelques lavemens ; on lui fera boire beaucoup d'eau de tilleul ; si l'on craignoit même que le vice du lait n'eût déjà fait trop de mal , on pourroit se permettre de le purger avec une once de syrop de chicorée composé , ou de manne.

(a) Lisez page 16 , première partie du n°. 5.

DES CONVULSIONS

*occasionnées par les indigestions ,
& les aigreurs.*

LE traitement des convulsions occasionnées par les indigestions & les aigreurs qui surviennent aux enfans , est le même que celui dont je viens de parler. Ces causes sont les plus fréquentes.

Rien de plus commun que de voir des nourrices , pour se débarrasser des importunités du nourrisson , le bourrer de lait & de bouillie , & recourir à ce moyen de

l'ignorance pour l'appaiser quand il crie ; essayer à plusieurs reprises de lui faire avaler ce qu'il rejette souvent , soit parce qu'il n'en a pas besoin , soit parce que la colère qu'il ressent de se voir contrarié , pris à rebours , lui fait répudier ce qu'une main dure & mal-adroite lui présente.

L'œil de l'enfant est plus observateur qu'on ne croit ; il est ouvert sur tous les mouvemens de ceux qui l'approchent , & particulièrement sur ceux de sa nourrice ; son ame se règle sur les affections extérieures de la nôtre. Les contrariétés qu'il éprouve l'affectent d'autant plus qu'il sem-

Me plus irrité de ne pouvoir se faire entendre & repousser l'importunité. Dans ces momens de violence, les alimens qu'il reçoit ou se dénaturent, ou ne peuvent se digérer, parce que des mouvemens extraordinaires ont dérangé le jeu de ses parties organiques; le gonflement ou le resserrement des viscères ayant retardé le cours des humeurs, occasionne divers arrêts ou dépôts de ces alimens qui s'aigrissent, de sorte que loin de porter dans son corps des suc nourriciers, ils y répandent, au contraire, le fiel & l'amertume. Est-il étonnant qu'il survienne alors des indigestions, des aigreurs,

&, par une suite presque nécessaire, des convulsions ? Il faut y remédier promptement & faciliter l'évacuation des matières, qui, en se durcissant & s'aigrissant de plus en plus, deviendroient plus difficiles à évacuer.



DES CONVULSIONS

*occasionnées par les maladies
fiévreuses.*

AVANT de parler des convulsions occasionnées par la fièvre, disons un mot de la fièvre. Il est dans l'ordre de n'exposer l'effet qu'après la cause.

L'étymologie du mot *fièvre* est incertaine. Les uns la font venir de *ferveo*, qui signifie j'ai chaud : & d'autres prétendent qu'elle vient de *februo*, je purge ou purifie, parce qu'en effet la fièvre se termine ordinairement par quel-

qu'évacuation critique , sur-tout par les sueurs.

La nature de la fièvre est aussi incertaine que son étymologie. Chaque Médecin la définit à sa manière. Sans être Médecin , je la définirai : Un mouvement extraordinaire & déréglé du sang & des humeurs , qui se communique & se fait sentir dans toutes les parties du corps , accélère le mouvement des artères , & cause une lésion plus ou moins notable dans les fonctions animales. Ma définition n'a pas plus que les autres l'avantage desirable d'être courte & précise. Mais il est des objets dont la nature ne peut

être exposée en peu de mots, & ce sont ceux qu'on ne connoît pas à fond. De ce nombre est la fièvre.

La lassitude, l'accélération & la force du pouls sont les symptômes inséparables de la fièvre.

J'ai lu quelque part une éloge bien intéressant de la fièvre; je regrette de ne pouvoir me rappeler l'ouvrage où il se trouve; c'est, je crois, une traduction françoise d'une pièce de Poésie angloise.

A propos des inconvéniens de l'oubli trop ordinaire, ne négligez jamais, mon cher Comte, d'extraire de tous les livres que vous lirez, les morceaux qui vous pa-

roîtront curieux & utiles. Cette méthode est d'une grande ressource. Lorsque j'en serai à l'article de l'étude , je conseillerai à notre élève de se faire un alphabet encyclopédique , c'est-à-dire , un répertoire instructif sur toutes sortes de sujets.

Vous trouvez singulier qu'on se soit occupé à faire l'éloge de ce qui tourmente le corps. Pour en revenir à ce que j'ai avancé plus haut : Que *le mal physique n'est pas à proprement parler un mal* (a) , nous voilà précisément occupés

(a) Lisez page 89 , n°. 5.

de ce que les hommes regardent presque tous comme un mal réel. Eh bien ! il ne feroit pas difficile de vous prouver que la fièvre, ce mal qui effraye tant les malades, est un bien. D'abord elle n'est que symptôme de la matière radicale du mal. Sydenham la définissoit avec raison, un effort salutaire de la nature pour se délivrer d'une cause qui l'irrite & la moleste.

Dans le vrai, nous devons la regarder comme un moyen naturel de dissoudre & consommer les humeurs hétérogènes qui se sont agglomérées dans le corps, pour en séparer les impuretés & le

D

restituer dans l'état de santé qu'il a perdu.

Malheur aux malades qui, dans les maladies chroniques, ne ressentent pas de fièvre ! leur état est mortel.

Pour juger du bien que doit opérer la fièvre, il suffit d'une simple réflexion tirée de la définition que j'en ai donnée, définition que je ne donne pas pour nouvelle, mais seulement pour certaine & plus claire que les autres. La fièvre est *un mouvement extraordinaire du sang & des humeurs*. Or, c'est-là justement ce qu'il faut pour détacher & mettre en mouvement la matière morbi-

fique ; puisque l'action ordinaire des parties organiques ne peut l'émouvoir , dès qu'elles acquerront plus de force & de vigueur, elles produiront plus d'effet , elles combattront davantage ; autrement la matière morbifique subjugueroit bientôt le corps, en détruisant l'action de ses parties organiques , dans laquelle consiste la vie. Soyons médifants à l'égard de la fièvre ; un mal réel qu'on ne peut s'empêcher de lui reprocher , c'est qu'elle en suppose toujours , c'est qu'elle en est le symptôme , & qu'elle ne peut exister qu'avec lui. Assurément on ne peut aimer un sujet qui vit en

aussi mauvaise compagnie. Mais ne soyons pas calomniateurs, & ne lui imputons pas d'être la cause du mal dont elle n'est que l'effet, lequel mal d'ailleurs, elle s'efforce de repousser tant qu'elle peut. Il seroit injuste de ne pas lui rendre quelques actions de graces pour la chaleur qu'elle met à notre défense & à notre conservation.

Vous voyez, mon cher Comte, comme ce qui paroît souvent le plus éloigné du bien, en est le plus proche. Les hommes sont bien aveugles & bien injustes. Vous conviendrez que s'ils étoient plus observateurs, s'ils vouloient

seulement se donner la peine de réfléchir sur l'état des choses, ils cesseroient d'accuser la Providence. O insensés ! vous ne voyez pas tout, & vous voulez juger de tout. Rapprochez les parties du tout, réunissez-les ; il y règne un accord merveilleux que je desirois trouver dans vos raisonnemens.

Je parle ici de la fièvre au sujet des enfans, comme j'en parlerois au sujet des adultes. Elle est la même dans tous les âges.

Voyez encore, mon bon ami, comme tout est bien ordonné, bien dirigé par la souveraine providence ! Les parties organiques des enfans sont plus foibles, les

humeurs hétérogènes qui s'agglomèrent dans leur corps, pourroient par conséquent en détruire plus aisément le jeu. Eh bien ! les enfans sont presque toujours dans un état fébrile ; leur pouls est plus fréquent , plus vif , plus irrégulier , parce qu'ils ont besoin d'un supplément à l'action de leurs parties, pour repousser le mal qui prendroit plus aisément racine chez eux , que chez les adultes.

On divise & l'on sous-divise les fièvres. Il y en a de tant de fortes différentes ! Ce n'est point ici le cas de les détailler , je serois trop long , & je ne prétends

pas vous donner un cours complet de pathologie.

D'après cet exposé général de la fièvre, qui doit suffire maintenant, pour en revenir directement aux convulsions je vous dirai qu'il y en a qui reconnoissent pour cause les maladies févreuses auxquelles les enfans sont sujets, comme l'éruption des dents, les vers, la rougeole, la petite vérole. Elles se guérissent par les remèdes qui attaquent la cause de ces différentes maladies dont elles sont l'effet.

Tous les enfans ne sont pas également sujets aux convulsions. Elles n'ont pas non plus chez tous ceux

qui en ont , indifféremment le même degré de force ; leur différence dépend des humeurs hétérogènes qui gênent plus ou moins l'action de la fibre & sa vibratilité plus ou moins grande. Un rien suffit souvent pour exciter les convulsions chez tel enfant ; tel autre n'en éprouvera aucunes , même dans les attaques de la plus forte maladie fiévreuse. On doit conclure de la disposition du premier , que sa constitution est plus que trop foible , & qu'il court de très-grands risques pour sa vie. Motifs puissans de le traiter avec tous les ménagemens possibles.

Tel est malheureusement l'état des enfans de la ville , & sur-tout

de ceux de Paris. Il est inutile de vous mettre de nouveau sous les yeux les causes funestes qui rendent la population de la capitale si débile & si imparfaite. Il faudroit encore attaquer les Parisiens , leur faire des reproches , & les invektiver ; je les aime trop ; & dans le vrai *les plus coupables* sont encore *les plus aimables*. Que gagnerois-je , d'ailleurs , à déclamer souvent contr'eux , à les heurter de front ? Ils ne m'aimeroient point ; je desiré de parvenir à leur inculquer de tems en tems quelques vérités à petit bruit , je manquerois mon but en criant trop fort. Pour être aimé , il faut

46 LE MENTOR

aimer ; & quand on aime on use de ménagemens , on fait taire des vérités trop dures , sur-tout quand elles sont assez connues.

Les enfans de province & de la campagne sont mieux constitués & plus vigoureux , par des raisons contraires aux usages de la ville & de Paris.

- Vous êtes provincial , mon cher Comte ; à Paris , il n'est pas du bon ton de le paroître ; n'en rougissez pas ; glorifiez - vous - en toujours ; élevez votre enfant à la bonne manière de province ; songez à la force du corps.

Adieu ; je suis pour la vie votre meilleur ami.

LE DOCTEUR...,

A U C O M T E...

LETTRE VINGT-DEUXIÈME:

DES CONVULSIONS

Causées par la dentition.

O N appelle *dentition*, en terme de l'art, la sortie naturelle des dents hors de leur loge désignée par la dénomination propre, *alvéole*. Ce mot est composé du mot *dent*. L'étymologie de ce dernier vient, à ce qu'on peut conjecturer, du mot latin *dentes*,

tiré par syncope de *edentes*, *mangeants*, parce qu'effectivement elles servent à manger.

Ni l'arrangement, ni le nombre, ni la forme des dents ne sont les mêmes dans tous les animaux. Ils ont été combinés par le Créateur relativement à la nourriture de chaque espèce. Ainsi, mon cher Comte, tout jusqu'aux plus petits détails de l'économie animale est marqué au coin de la sagesse & de l'intelligence suprême.

L'homme a deux rangs de *dents*, au nombre ordinaire (a) de trente-

(a) On voit quelques personnes qui en ont plus de trente-deux.

deux , disposées autour des deux mâchoires , savoir : seize à la supérieure , & seize à l'inférieure.

Les dents se divisent , à raison de leur figure , en incisives , en canines , & en molaires.

Les *incisives* sont au nombre de huit , larges , minces , plates , dont quatre placées à la partie antérieure de chaque mâchoire. On les appelle ainsi du mot *inciser* qui revient à ceux-ci , *couper* , *diviser* , parce que leur usage est d'inciser les alimens qui ont besoin d'incision pour être mangés , comme la viande , &c.

Quelques - uns les appellent *dents de primeur* , en latin *primores* ,

parce qu'elles paroissent les premières; d'autres les nomment *dents de lait*, *lactææ*; d'autres *rieuses*, *ridentes*, parce qu'elles se montrent les premières quand on rit.

Les *canines* sont au nombre de quatre, placées à côté des incisives, une au côté droit de la mâchoire supérieure, l'autre au côté gauche, & autant aux deux côtés de l'inférieure. Ce nom leur vient de la ressemblance qu'elles ont avec celles des chiens, & du mot latin *canis*, *chien*. Une partie du nerf qui fait mouvoir les yeux, s'y communique; de-là, le danger de les arracher, & l'autre dénomination d'*œillères* ou dents

de l'œil. Elles sont pointues & un peu plus éminentes.

Les *molaires* sont au nombre de vingt , dont cinq à chaque côté (a) de chaque mâchoire , plus mousses , plus grosses , plus larges que les autres & sont inégales à leur surface supérieure , & placées après les *canines* dans la partie postérieure de la mâchoire. Leur office étant à-peu-près celui de *mèules* qui servent à moudre & à broyer les alimens , on les distin-

(a) Quelques personnes en ont plus de cinq d'un côté & moins de cinq de l'autre.

gue par le nom de *molaires* dérivé de *mola*, meule; leur corps est d'une figure presque carrée.

Il y en a de petites & de grosses, à cause de l'inégalité de leur volume & du nombre de leurs racines.

Ces trois sortes de dents ne diffèrent donc pas seulement entr'elles par la forme, mais encore par le nombre de leurs racines. Les *incisives* n'en ont ordinairement (a), qu'une, les *canines* quelquefois

(a) Chez quelques sujets elles ont plusieurs racines arrangées de différentes manières.

deux , & les *molaires* trois , ou quatre & quelquefois cinq. Les racines sont aussi différentes entr'elles & dirigées différemment.

L'éruption de toutes les dents ne se fait ni dans le même tems , ni avec la même facilité.

• Cet ouvrage admirable de la nature commence dès le sixième , le septième , ou le huitième mois après la naissance , quelquefois plus tôt , quelquefois plus tard , jusqu'à l'âge de l'adolescence. Il y a cependant quelques exceptions à remarquer à ce sujet.

L'histoire rapporte que quelques personnes sont venues au monde avec toutes leurs dents. Un certain

Marcus - Ennius - Curius , illustre romain , qui fut trois fois Consul & jouit deux fois des honneurs du triomphe , étoit surnommé *Dentatus* , à cause de ce privilège qu'il reçut de la nature. *Cneius Papirius Carbo* naquit ainsi privilégié. Louis XIV. , ce héros-roi , d'une constitution mâle , comme s'il eût été destiné , dès la première époque de sa vie , à ressembler aux héros , avoit une partie de ses dents en naissant.

On sent néanmoins qu'il n'est pas dans l'ordre , ni dans la convenance , que les enfans naissent avec leurs dents avant le terme du sevrage ; quelle femme résisteroit aux dou-

leurs de l'allaitement ? Le sein qui dispense le premier aliment de la vie n'est pas fait pour être déchiré. Couvrez-le de baisers, mon cher Comte, & rendez-lui dans la personne de la plus digne des épouses, les actions de grace d'un cœur vraiment paternel & reconnoissant du bienfait qu'il renouvelle tous les jours à votre fils. Allez le voir, ce tendre enfant ; peut-être dans le moment où vous lisez ma lettre, caresse-t-il le beau sein de sa mère. Peut-être ses petites mains potelées le pressent-elles pour en faire distiller une rosée nourricière ; il le suce, s'arrête, s'applaudit & mar-

que sa jouissance par une nouvelle caresse ; il quitte & reprend tour-à-tour le sein maternel pour s'é-gayer & s'enivrer des délices qu'il lui procure. Allez le voir , mon cher Comte ; quittez ma lettre , je ne me fâcherai pas : je vous devine , je vois d'ici votre cœur palpiter & soupirer après ce spectacle ravissant.

Je voudrois déjà que votre fils eût des dents ; je brûle de le voir inciser , briser & broyer lui-même ses alimens. Mais le moment approche.

Vous verrez bientôt les *incisives* de la mâchoire supérieure , sortir de leur alvéole ; ensuite celles

de la mâchoire supérieure. Elles paroissent vers le septième , le dixième & quelquefois le douzième mois après la naissance.

Ensuite, vers le neuvième ou le dixième mois , sortiront les canines, plus épaisses que les premières, plus minces & plus pointues que les molaires.

Mais ces dernières , plus fortes & plus épaisses que toutes les autres , ne paroîtront qu'à la fin de la première ou de la seconde année.

Il tombe ordinairement dix dents vers la quatrième , cinquième , sixième année , quelquefois même plus tard ; savoir : les incisives , les

canines & les quatre petites molaires ; ce sont ces *dents* qu'on appelle *dents de lait*. Entre la septième & la quatorzième année, elles sont remplacées par d'autres.

A l'âge de vingt-un ans , paroîtront enfin les deux dernières *molaires* nommées *dents de la sagesse* , comme si cet âge où il est si difficile d'échapper à la folie des passions , étoit toujours celui de la sagesse.

Ces dents viennent quelquefois dans l'âge viril , & c'est à cet âge qu'elles méritent proprement leur dénomination ; quelquefois dans l'âge décrépit. Diemerbroek assure avoir vu un homme de qua-

rante ans à qui la *dent molaire* voisine de la *dent canine* étoit revenue. Cardan éprouva le même phénomène à quarante-trois ans. Il est parlé dans les éphémérides d'Allemagne d'un nommé Christophe Gobel , à qui il poussa une *dent molaire* à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Mutien rapporte qu'un citoyen de Samothrace eut deux dents après la cent quatrième année de son âge. (a) Mentzelius , Médecin Allemand , assure avoir vu à la Haye un Anglois à qui

(a) Voyez la collection des mémoires académiques , tome 3 , part. étrang. pages 421 & 422.

il étoit venu un nouveau rang de *dents* à cent dix-huit ans, & à Clèves en 1666, un vieillard âgé de cent vingt ans, à qui il étoit venu deux ans auparavant, des dents doubles.

C'est une erreur populaire de croire que les dents croissent toujours, même dans les vieillards, jusqu'à la mort. On voit, au contraire, qu'elles se dénaturent, se corrompent, & tombent chez presque tous.

Philippe de la Hire, Médecin assez renommé, membre de l'Académie des Sciences, qui mourut en 1719, à quarante-deux ans, observe que l'émail seul des dents croissoit

croissoit toujours. Sa substance est , à la vérité , fort différente de celle des dents. Quoiqu'il en soit de cette observation , l'expérience nous montre les dents de presque tous les vieillards depouillées de leur émail.

Quoique renfermées dans l'intérieur de la bouche , de belles dents contribuent singulièrement à perfectionner la beauté. Chaque ouverture de la bouche les produit au jour ; on fait l'art minaudier avec lequel les jolies femmes savent tirer parti de ce supplément à leur charmes.

Rien de si dégoûtant que de vilaines dents ; quelque amoureux

F

que Lubin soit de son Annette, il ne diroit pas d'elle, *sa bouche appelle le baiser*, s'il ne lui connoissoit de belles dents.

Quelquefois la plus belle figure a les dents mal placées & d'une forme peu agréable. Mais la blancheur de leur émail fait oublier leurs défauts; elle séduit & prévient en faveur de la bonne santé dont elle est le signe.

On reçoit mal dans la société les personnes mal-propres & trop négligées dans leur extérieur. On devroit encore moins bien accueillir celles dont la bouche paroîtroit en mauvais état. Des dents noires & couvertes d'un limon fétide,

annoncent que les premiers voies sont au moins remplies de crudités mal saines. Bon Dieu ! n'avons-nous pas assez du méphitisme répandu dans l'atmosphère de nos villes ! & pour comble d'incommodités ceux dont la mal-propreté des dents empoisonne l'haleine, veulent toujours vous parler en face, nés à nés ; on diroit qu'ils ne sentent rien ; je crois qu'effectivement ils sont accoutumés à cette odeur ; car s'il la trouvoient aussi dégoûtante qu'elle l'est aux autres, ils se garderoient bien par ménagement pour leur prochain de l'approcher de trop près. Avec eux je n'aime les confidences que par

écrit. Fuyez ceux que vous verrez avec des gencives saignantes, livides & gonflées, ils sont la plupart scorbutiques.

La première propreté est de se nettoyer exactement tous les matins, les dents & la bouche. La santé y est intéressée plus qu'on ne croit.

Les dents ne sont pas sensibles par elles-mêmes, mais elles causent des maux fort douloureux; presque tous sont produits par le peu de soin qu'on a eu d'entretenir ses dents. Il est peu, ou plutôt on ne connoit guères de remèdes capables d'appaiser les douleurs, sans nuire plus ou moins à la pureté & à la conservation des dents.

A mener la vie qu'on mène ordinairement , il est difficile de conserver ses dents.

Les opiates en général détruisent insensiblement l'émail.

Nettoyés de bonne heure la bouche de votre enfant avec de l'eau d'abord tiède , moins tiède , à mesure qu'il se fortifie , froide , quand il est parvenu à l'âge de deux ou trois ans ; qu'il continue tous les matins à se la rincer , toujours à l'eau simple & fraîche ; qu'en déjeunant il morde dans son pain , & qu'après ses repas , il ait recours aux cure-dents , pour détacher les parties d'aliments qui pourroient s'être placées dans les

jointures. Avec le coin de la serviette qu'il aura trempée dans l'eau, il frottera un peu ses dents en dehors & au-dedans. Cette précaution suffit.

Aucun de ces petits avis n'est à négliger ; je n'ai pas cru devoir laisser échapper l'occasion de les donner.

Il n'y a pas une seule dent qui ne coûte beaucoup de douleurs aux enfans ; il les payent du prix de leur tranquillité, souvent, même, de leur santé qui, pendant longtemps, s'en trouve affoiblie.

Les dernières éruptions des dents ne peuvent inquiéter, parce que le sujet, même dès l'âge de cinq

ou six ans , est déjà capable de résister aux douleurs qu'elles occasionnent. Le moment des inquiétudes est celui des premières éruptions. Presque tous les enfans en sont gravement incommodés, quelques-uns, même, comme je l'ai dit, pour ne pas dire plusieurs, y succombent.

Le germe des dents est une humeur visqueuse ; molle, qui s'ossifie peu-à-peu & cause de tems en tems quelques douleurs à l'enfant ; mais lorsque devenue os tout à fait, elle est prête à percer, c'est alors qu'il éprouve de fortes crises. Il se fait une contraction des muscles & des nerfs, au point qu'il se

noue quelquefois ; delà les convulsions fréquentes & dangereuses , l'estomac s'affoiblit ; la fièvre survient ; il mange peu ; la douleur & les crises dénaturent les alimens & empêchent leur digestion. De là de nouvelles convulsions occasionnées par de nouvelles causes. Convulsions sur convulsions , tout annonce le danger de son état & nécessite les soins les plus pressans.

Il n'est pas prudent d'attendre toutes ces crises pour donner des soins à l'enfant ; il faut les prévenir. Tous ces accidents de la dentition sont produits par la distension violente des fibres nerveuses , que cause la dent cachée

sous la gencive , à mesure qu'elle fait effort pour sortir hors de l'alvéole. Mais comment juger que l'enfant est dans un tel état ? Les nourrices qui observent ne s'y trompent guères. Si elles sont trop jeunes & trop peu expérimentées par elles-mêmes pour connoître & juger des incommodités de leur nourrisson , elles sont pour l'ordinaire , à la campagne , comme à la ville , en société de femmes instruites par la pratique & par l'habitude , qui ne manquent pas de les éclairer. Au reste , voici quelques signes auxquels on peut reconnoître la dentition prochaine.

L'enfant éprouve une grande

chaleur ; son pouls est fréquent , son sommeil inquiet , interrompu ; il a l'air égaré , il s'agite , il crie , il pleure , s'emporte , mord ses lèvres , se déchire lui-même jusqu'au sang , il égratigne sa nourrice , il rejette tout ce qu'elle lui présente ; tout-à-coup le calme survient , & tout-à-coup , la plus violente agitation lui succède ; s'il tète encore , il saisit la mamelle plus avidement que de coutume , il presse plus fortement le tétou entre la gencive & porte souvent les doigts à sa bouche. Sa salive est plus épaisse & plus abondante , mêlée de glaires dont il reste toujours quelques parties collées à

l'intérieur de la bouche ; ou , pour parler en terme de nourrice , il bave beaucoup ; ses gencives sont gonflées , rouges , enflammées , quelquefois , même , l'inflammation qui a gagné tout l'intérieur de la bouche , se produit au-dehors , affecte tout le visage & saisit plus particulièrement la gorge : Il éprouve des indigestions fréquentes ; ou il est constipé , ou dévoyé ; sa tête est brulante ; & cela se conçoit aisément à cause du tiraillement des nerfs & des membranes de la bouche , & de l'action continuelle dans laquelle toutes ces parties se trouvent , à cause de toutes les humeurs qui , interrompues dans

leurs cours , se portent vers la partie supérieure ; les viscères du bas-ventre sont dans un état d'irritation ; ce qui se connoit à leurs oscillations plus fortes & plus rapides qui répondent vers la tête , gênent le diaphragme , les poumons & les organes pectoraux , &c.

La chaleur que l'enfant éprouve alors est une raison de le garantir soigneusement du froid dans l'hiver & du frais dans l'été , qui , en interceptant sa transpiration , épaissiroient & durceroient davantage les humeurs & causeroient une répercussion dangereuse.

La fréquence du pouls & la
fièvre

fièvre ne doivent pour inquiéter ; elles sont même salutaires.

Le défaut d'un sommeil tranquille & soutenu pourroit avoir des suites fâcheuses ; le régime & les remèdes que je vais indiquer écarteront les accidens.

L'agitation , l'égarement , les cris , les pleurs , la colère de l'enfant indiquent à la nourrice & à tous ceux qui l'approchent la nécessité de la patience , de la douceur & de la complaisance.

S'il tète encore, envain il rechercheroit souvent le tétou ; la nourrice tâchera de le distraire de son mieux , pour le réduire à une cer-

G

taîne diète (a) ; elle aura soin de ne rien manger de salé , d'épicé , ni d'échauffant , de mêler beaucoup d'eau dans son vin , & de ne prendre qu'une nourriture simple & légère. L'épaississement de son lait qu'elle doit donner , quoiqu'en plus petite portion , au nourrisson , augmenteroit les inconvéniens.

(a) Il arrive souvent que la douleur , comme je l'ai déjà dit , dégoûte les enfans de teter. C'est un bien. L'expérience prouve que ceux qui refusent alors le teton sont plutôt guéris , que ceux qui continuent de se nourrir comme à l'ordinaire.

S'il est fevré , on ne lui donnera point d'alimens solides , mais humectans & délayans.

Il porte souvent ses doigts à sa bouche ; eh bien ! il s'agit de le soulager en conseillant , en prescrivant même , à la nourrice d'y porter le sien , de tems en tems , de frotter légèrement ses gencives ; preuve qu'il demandoit ce soulagement , c'est que pendant le frottement , il ne crie point ; preuve aussi que son mal se calme. Le doigt de la nourrice en pareil cas vaut mieux que la lancette d'un chirurgien ; une simple égratignure , lorsque la gencive résiste à la sortie de la dent , suffit pour fa-

ciliter l'éruption. C'est l'ouvrage d'un léger coup d'ongle donné adroitement ; à peine l'enfant a-t-il le tems de sentir la douleur ; aussi-tôt que le coup est donné , le doigt frotte & chatouille les parties voisines de la gencive , un peu de sang qui coule la dégorge , & la nuit achève l'éruption de la dent.

Le Peuple pense que l'égratignure ou l'incision faite avec les ongles est venimeuse. C'est un préjugé.

L'ongle participe aux humeurs du corps , dont il est partie. Si le tout est sain , la partie doit l'être , par une conséquence né-

ceffaire: Si la nourrice étoit malfaine, l'enfant courroit bien plus de risques en tétant de fon lait.

Avec le doigt, la nourrice détachera les glaires collés à la bouche de l'enfant, elle comprimera légèrement les gencives pour les dégorgér, elle pressera plus ou moins fortement les bords des alvéoles, selon leur élévation, & la sensibilité de l'enfant; par le moyen de ces compressions souvent réitérées dans la journée, & même dans la nuit, lorsque l'enfant crie, elle le soulagera, facilitera la sortie & l'arrangement de la dent. Les gencives étant dégorgées, la bouche souvent lavée

avec de l'eau tiède simple, ou mêlée avec peu de miel, ou avec une décoction de figes grasses, l'inflammation se dissipera, le visage reprendra son état de fraîcheur & l'affection de la gorge ne tardera pas à se détruire.

Lorsque les accès violents de la douleur des dents sont passés, l'enfant éprouve toujours, non pas un chatouillement douloureux, comme le disent certain médecins, la douleur & le chatouillement ne pouvant subsister ensemble, mais des picotemens sensibles ; dans ces momens on le voit mordre ses doigts & rouler dans sa bouche tout ce qu'il peut saisir ; ses yeux

annoncent que , par ce moyen , il se trouve un peu soulagé. C'est ce qui fait que les nourrices ne lui refusent rien de ce qui leur tombe sous la main , indistinctement , sans se douter du danger auquel elles exposent l'innocent en lui faisant sucer des matières trop dures ou des machines de métal capables de l'empoisonner. (*a*) Au lieu des hochets ordinaires toujours préjudiciables , qu'elles lui donnent les petits bâtons de racines dont j'ai parlé (*b*) ; il s'en

(*a*) Revenez à la pages 12 & 13 ,
Lettre 16 , n°. 5.

(*b*) *Ibid.* page 17.

amusera également & il en retirera plusieurs avantages.

Il faut bien se garder d'empêcher la salivation de l'enfant, c'est par elle que les gencives doivent se dégorger, & l'inflammation intérieure & extérieure se dissiper. Il suffit seulement de lui laver souvent la bouche avec la décoction que j'ai indiquée, ou simplement avec de l'eau tiède, afin d'empêcher que les matières glaireuses & visqueuses, en s'aigrissant & se corrompant ne produisent des aphtes, des boutons, &c. Il est encore bon de lui passer, de tems en tems, sur tout le visage, un linge fin imbibé d'eau tiède, pour

en amollir toutes les parties & les détendre. On lui donnera souvent à boire les mêmes infusions déjà conseillées, & l'on aura soin de lui tenir le col chaudement.

Quant aux indigestions & à la constipation; la diète, les évacuans & en général tout ce que j'ai observé plus haut, pour l'évacuation de toutes les matières quelconques qui séjournent & se dénaturent dans l'estomac, suffiront.

Le dévoiement n'est pas toujours aisé à distinguer chez les enfans. On le connoît chez les adultes à la liquidité ou à la détrempe des excréments; ce signe est incertain chez les enfans qui

tetent ; leurs matières fécales sont ordinairement fluides. Mais une marque à-peu-près certaine , c'est la mauvaise odeur , & les différentes teintes de ces matières.

Ou le dévoiement est causé par un excès de chaleur qui est assez souvent l'effet des secousses violentes que le corps a éprouvées dans les douleurs & dans les convulsions , ou il provient du relâchement des parties organiques.

Dans le premier cas , on le connoît à la chaleur de la peau , aux insomnies & au mélange des particules noirâtres , recuites qui se trouvent parmi les matières fécales ; le traitement consiste dans

les lavemens adoucissans , l'eau de ris , de poulet , le petit lait , si l'enfant est sevré , &c.

Dans le second , on le connoît à la foiblesse , à la maigreur , & à l'abattement malgré le degré de chaleur ordinaire de l'enfant ; on le guérit à la longue par une nourriture saine , prise régulièrement ; les bons médecins conseillent la teinture ou la décoction de rhubarbe donnée à petite dose & continuée pendant quelques jours ; mais c'est une drogue purgative qui , malgré les bons effets qu'elle peut opérer , ne doit se donner , comme toutes les autres , qu'avec précaution & rarement. On fait

que tout ce qui s'appelle drogue est un remède violent ; suivant mes principes , il faut les éviter , autant qu'il est possible , sur-tout par rapport à la foiblesse des enfans ; & d'ailleurs , il y a bien des nourrices de campagne , presque toutes même , & beaucoup à la ville , qui ne peuvent recourir à ces remèdes. Des panades légères , un peu de ris cuit au bouillon très-leger suffisent.

Le froid & l'humidité seroient alors très-contraires à l'enfant.

Lorsque ce dévoiement dure trop long-tems , on peut encore l'arrêter , en procurant au viscères du bas-ventre un certain ton , & en
les

les fortifiant ; l'application d'une flanelle ou d'un linge trempé dans du vin chaud & renouvelé souvent, ou, comme Tissot le prescrit pour les diarrhées, trempé dans une décoction d'herbes fortes cuites dans du vin.

Tels sont les différentes incommodités qui surviennent aux enfans dans le tems de la dentition & sans lesquelles ils n'auroient point de convulsions. Ce ne sont pas les convulsions elles-mêmes qu'il faut guérir. J'ai dit qu'on ne devoit pas les regarder comme causes, mais comme effet ; leur guérison suivra nécessairement de la destruction des différentes causes

H

qui les occasionnent ; je les ai suffisamment détaillées.

Si toutes les précautions que j'ai indiquées ne peuvent empêcher les convulsions , on n'aura recours à aucun autre remède. La nature se rétablira bien d'elle-même & l'économie animale reprendra peu-à-peu ses fonctions, quand la poussée des dents sera faite ; ce qui ne peut - être ni long , ni difficile , quand on a mis en usage tous les moyens dont je viens de parler.

Pour en revenir aux convulsions , je me suis d'abord un peu étendu sur la dentition. Il y a des lecteurs qui s'écrieront peut-être ; *nous savions tout cela ; qui est-*

ce qui ne fait pas tout cela ? Tout le monde connoît les différentes sortes de dents , quand & comment elles poussent. Tout le monde ! Parmi ceux qui croient savoir le plus , il y en a beaucoup qui ne savent qu'en lisant ; & comme ils rougiroient d'ignorer les notions qui sont le plus élémentaires , ils trouvent tout simple de ne pas avouer qu'ils les ignoroient ; tout aveugles qu'ils sont , ils voient bien que l'auteur n'a écrit ces articles que pour eux ; la conviction où ils se trouvent de leur ignorance les confond , & ils ne lui pardonnent pas l'espèce d'injure que leur amour - propre a

souffert. C'est toujours l'auteur qui éprouve tout le désagrément des reproches. Heureusement il en rit, quand il a le bon esprit de faire le bien en dépit des contradicteurs. Pourquoi craindrait-il de dire en passant tout ce qui est utile sur des objets qui ne sont pas absolument étrangers à son article principal ; en faveur de ces accessoires, il sera traité plus lentement. Eh bien ! il n'y a pas là de quoi se récrier. Est-il défendu au voyageur, quoiqu'il veuille suivre directement sa route de s'arrêter aux lieux où il trouve à se repaître utilement ? Mais, dira-t-on, pourquoi, dans une correspondance consacrée aux enfans,

traiter ce qui concerne les hommes ? Pourquoi ? d'abord c'est que plusieurs hommes sont enfans ; en outre , c'est que ce qui intéresse les enfans , est souvent lié avec ce qui intéresse les hommes. Ceux qui sont éclairés , ne seront pas fâchés de se rappeler des renseignemens qu'on ne sauroit trop inculquer , au milieu desquels se trouvent mêlés des objets qui peuvent toujours être utiles.

Voilà le seul cas , mon cher Comte , où sans déroger à mon plan , je puis entrer dans les vues du Marquis de Curiosi. Quoique je me sois fait une loi de me renfermer exactement dans les

bornes de l'éducation chronologique , cela ne m'empêchera pas d'ajouter à tous mes articles ce qui pourroit être utile à d'autres qu'aux enfans , toutes les fois que cet objet d'utilité plus générale suivra naturellement de mon plan , ou s'y trouvera renfermé. Adieu. La prochaine fois , je vous parlerai des convulsions occasionnées par les vers.

P. S. Je suis depuis quatre jours au château du Chevalier de Folleville. C'est bien le plus fol personnage que je connoisse. Il est absolument étranger aux usages de la campagne , il se croit tou-

jours à la ville. Et Dieu fait quelle ville ! je crois que sa demeure feroit établie convenablement dans celle qui porteroit le nom de son château. Paris , par exemple , seroit bien cette *folle-ville*. Que de fols elle renferme ! On a bien eu raison de l'appeler *les petites maisons de l'Univers*. Cependant je me flatte que je parviendrai à faire du Chevalier un honnête bourgeois , un bon père de famille ; il a une femme charmante , accomplie , en vérité , un excellent sujet ; il ne la voyoit que comme ça , par manière de passe-tems , à présent il est plus sédentaire. Je lui parle souvent de vous & de la

respectable Comtesse ; je lui mets sans cesse sous les yeux le tableau touchant de votre union ; je vois avec satisfaction qu'il y est sensible & que votre genre de vie l'intéresse.

Il est père , comme vous , depuis quelques mois ; il est enchanté d'avoir un fils. Il semble que les liens qui l'attachent à son épouse soient plus serrés depuis qu'il est père. Son enfant l'occupe continuellement ; s'il le perdoit , je crois qu'il en mourroit de douleur. Cet enfant est malade. Il faudroit voir le père auprès de lui ! comme il s'attriste ! comme il est inquiet ! il se fait un monstre de l'état de

cet innocent. Votre exemple, mon cher Comte, a fait un bon père comme vous. J'y ai peut-être un peu contribué par mes conseils; mais c'est toujours vous qui m'avez fourni l'autorité parlante de l'exemple.

Vous aimez le Chevalier; la maladie de son fils vous afflige déjà; je dois vous tranquiliser, ce ne sera rien. Je soupçonne qu'elle n'est occasionnée que par les vers. C'est précisément l'article que je vais traiter.

N'allez-vous pas me faire des reproches d'être allé visiter le Chevalier à son château, tandis que je résiste depuis long-tems à votre invitation? Il m'est aisé de me

justifier. Le château de *Folleville* n'est qu'à deux lieues de chez moi. L'intervalle qui nous sépare est éloigné du centuple. Je suis plus fâché que vous ne croyez d'avoir cette distance pour excuse.

Si vous étiez un homme plus traitable, je vous proposerois de venir me voir. Mais comment vous déterminer à quitter votre aimable Comtesse, votre enfant, votre univers ? Non, je sens que je ne le pourrois. Je vous demande pardon de l'avoir désiré au détriment de ce que vous avez de plus cher. Vos premiers amis sont chez vous. Mais songez qu'après eux, je suis celui sur lequel vous devez le plus compter.

LE DOCTEUR...,

AU COMTE....

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

*Des Convulsions occasionnées par
les vers.*

LES vers sont des insectes rampans , sans vertèbres & sans os , qui naissent , dans la terre , dans les fruits , dans les plantes , dans les végétaux , dans la neige même , dans une infinité d'autres substances , dans les animaux , &c.

Il y en a un très-grand nombre d'espèces.

Nous en causerons , ainsi que de leur origine , lorsque nous traiterons de l'histoire naturelle.

Il ne s'agit maintenant que de ceux qui s'engendrent dans le corps humain.

Il n'y a aucune partie du corps qui ne puisse être le foyer de ces insectes. En général , ils se trouvent ou dans les intestins , y compris l'estomac , ou hors des intestins.

Les vers des intestins sont de trois sortes , les ronds & longs qu'on appelle *teretes* s'engendrent dans les intestins grêles & quelquefois dans l'estomac ; les ronds & les courts , appelés *ascarides* , dans le rectum. Les plats se nourrissent ,

rissent , ou dans les pilores de l'estomac , ou dans les intestins grêles & se nomment *tenia*.

Ceux du dehors des intestins sont de dix sortes : les encéphales , les pulmonaires , les hépatiques , les cordiaires , les sanguins , les vésiculaires , les spermaticques , les helophages , les cutanés & les ombilicaux , &c.

Les *encéphales* naissent dans la tête où ils font sentir de si violentes douleurs , qu'ils causent quelquefois la fureur. Il y en a de quatre sortes : les *encéphales* proprement dits , qui viennent dans le cerveau , les *rinaires* , qui viennent dans le nez ; les *auriculaires* , qui

viennent dans les oreilles , & les *dentaires* , qui viennent aux dents.

Les *encéphales* proprement dits sont rares ; mais il y a certaines maladies où ils règnent & l'on a vu des fièvres pestilentiellles ne venir que de là. Celle qui fit tant de ravages à Benevent & dont presque tout le monde mourroit , sans qu'on put y apporter aucun remède , en est un grand témoignage. Les médecins s'avisèrent d'ouvrir le corps d'un malade qui étoit mort de cette contagion , & ils lui trouvèrent dans la tête un petit ver vivant , tout rouge & fort court ; ils essayèrent divers remèdes sur ce ver , pour

découvrir ce qui pourroit le tuer : tout fut inutile , excepté le vin de mauve , dans lequel on fit bouillir des raiforts ; on n'en eut pas plutôt jetté deffus , que le ver mourut. On donna ensuite de ce remède à tous les autres malades , & ils échapèrent presque tous.

Les rinaires ou nasicoles s'engendrent dans la racine du nés. Ils sortent quelquefois d'eux-mêmes par les narines ; quelquefois ils font tomber les malades en fureur. Ceux qui ont lu Fernel savent l'histoire de ce soldat qui mourut le vingt-unième jour de sa maladie , après être devenu furieux , & dans le nés duquel on trouva

après sa mort , deux vers velus , longs comme le doigt , qui s'y étoient engendrés. Ambroise Paré nous a donné la figure de ces vers. Kerkring dans ses *Observations Astronomiques* , donne encore la figure d'un ver velu & cornu qui sortit du nés d'une femme , à Amsterdam le 21 septembre 1668 , & qu'il conserva vivant jusqu'au 3 octobre , sans lui rien donner à manger. Il ajoute une chose remarquable , c'est que ce ver en produisit un autre avant que de mourir. Il sort aussi souvent des vers par le nés qui n'ont point été engendrés dans cette partie , mais qui viennent des intestins.

Les *auriculaires* s'engendrent dans les oreilles. Qu'il y en ait, c'est un fait dont l'expérience ne permet pas de douter, & dont M. Andry dit avoir vu plusieurs exemples. Une jeune fille âgée de dix ans, & malade d'écrouelles, avoit une douleur violente à l'oreille droite ; cette partie suppurait de tems en tems & devenoit sourde. M. Andry y employa divers remèdes, dont le peu de succès lui fit soupçonner qu'il y avoit des vers.

L'événement justifia son soupçon ; car y ayant fait appliquer un onguent qu'il fit composer à ce dessein, il en sortit un fort

grand nombre de *vers* extrêmement petits dont plusieurs étoient vivans.

Ces *vers* étoient jaunes, un peu longs & si menus que, sans la grande quantité qui les faisoit remarquer, à peine auroit-il pu les distinguer. Tharantanus dit avoir vu sortir de l'oreille d'un jeune homme malade d'une fièvre aïgue, deux ou trois *vers* qui ressembloient à des graines de pin. Panerolus parle d'un malade qui, après avoir été tourmenté d'une violente douleur dans les oreilles, rendit par cette partie, ensuite d'une injection qui y fut faite avec du lait de femme, plusieurs *vers* sembla-

bles à des mites de fromage , après quoi la douleur cessa. Kerkring donne encore la figure de cinq *vers* qu'un homme rendit par l'oreille en 1663 , dans un bourg nommé Quadich , lesquels sont faits comme des cloportes , si ce n'est qu'ils n'ont que dix pieds.

Les *dentaires* , qui s'engendrent aux dents , se forment d'ordinaire sous une croûte amassée sur les dents par la mal - propreté. Ce *ver* est extrêmement petit , & a une tête ronde , marquée d'un point noir , le reste du corps long & menu à-peu-près comme ceux du vinaigre ; ce que M. Andry a observé par le microscope dans

de petites écailles qu'un arracheur de dent enleva de dessus les dents d'une dame , en les lui nettoyant. Il n'y avoit presque point de ces écailles qui fut sans quelques *vers*. Ces *vers* rongent les dents peu-à-peu , y causent de la puanteur , mais ne font pas sentir de grandes douleurs ; car c'est une erreur de s'imaginer que les violens maux de dents soient causés par les *vers*.

Les pulmonaires qui se forment dans les poumons , sont rares ; mais cependant il s'en trouve ; & Fernel dit en avoir vu des exemples. Ce qu'il y a de certain , c'est que des malades en ont jetté quel-

quelques fois en toussant , qui étoient tellement enveloppé dans des crachats , qu'on ne pouvoit douter qu'ils vinssent d'ailleurs que de la poitrine , comme le remarque Brasavolus. De ses *vers* les uns ressembloit à des moucheron , d'autres sont faits comme des pignons , & d'autres comme de petites punaises.

Les hépatiques se trouvent dans le foie ; mais tous les médecins ne conviennent pas qu'ils s'y forment , parce que la bile du foie doit empêcher les *vers* de s'engendrer dans cette partie. Cependant comme le foie est sujet à des hydropisies dans lesquelles il est :

souvent plus plein d'eau que de fiel, il n'est pas impossible qu'il ne s'y engendre alors des *vers* & ce n'est guères aussi que dans ces occasions qu'il est arrivé d'y en trouver.

Les cardiaires sont de deux sortes; *les cardiaires* proprement dits, & *les péricardières*. Les premiers sont dans le cœur & les autres dans le péricarde. Il y a eu des pestes où l'on trouvoit de ces *vers* dans la plupart des corps qu'on ouvroit. Ils causent de grandes douleurs & quelquefois des morts subites. Sphererius rapporte qu'un gentilhomme de Florence s'entretenant un jour avec un étranger

dans le Palais du Grand Duc de Toscane , tomba mort tout d'un coup ; que , comme on craignoit qu'il n'eût été empoisonné , on l'ouvrit & on lui trouva un *ver* dans la capsule du cœur. On demandera peut-être comment il peut y avoir des *vers* dans une partie qui est dans un si grand mouvement que le cœur ; mais il suffit de faire réflexion à la structure de ce muscle pour connoître que cela est facile. On fait qu'à la base du cœur sont deux cavités faites en cul-de-sac , l'une à droite , l'autre à gauche , que l'on appelle *ventricules* ; que ces *ventricules* sont remplis de petites

colonnes charnues produites par les fibres droites du cœur , & ont plusieurs enfoncemens , & plusieurs faîtes qui rendent la surface interne de ces mêmes *ventricules* , rude & inégale. Or , c'est dans ces inégalités que ces *vers* sont retenus , nonobstant le mouvement continuél du sang qui entre & qui sort.

Les sanguins se trouvent dans le sang , & sortent quelquefois , comme l'affurent Rhodius , Riolens , Ettmuler , avec plusieurs autres auteurs. M. Andry dit aussi qu'il l'a vu arriver en deux occasions ; il rapporte que M. de Saint-Martin , fameux chirurgien à Paris , lui a attesté que , saignant un ma-

lade

lade & le sang s'étant arrêté tout-à-coup, il remarqua, en écartant les lèvres de l'ouverture, un corps étranger, qui en bouchoit le passage; qu'il fit faire aussitôt un léger détour au bras, & qu'en même tems il vit sortir avec le sang qui s'élança violemment, un *ver* cornu de la longueur d'un perce-oreille. M. Daval, docteur de la faculté de médecine de Paris, a aussi dit à M. Andry avoir vu plusieurs fois des vers sortir par les saignées.

Les *vers* qui s'engendrent dans le sang, ne sont pas toujours de même figure; cependant ceux qu'on y trouve le plus ordinairement se ressemblent assez, & la

K

manière dont ils sont faits mérite bien d'être remarquée. Leurs corps est figuré comme une feuille de myrte, & tout parsemé de filamens semblables à ceux qu'on remarque sur les feuilles naissantes des arbres; ils ont sur la tête une espèce d'avent, comme en ont les baleines, par lequel ils rejettent le sang dont ils sont gorgés. Ces mêmes vers se remarquent dans le sang des autres animaux; & pour les voir, il faut prendre des foies de veaux ou de bœufs, tout récemment tirés des corps, les couper en petits morceaux, puis les jeter dans de l'eau & les y bien broyer avec la main; on en

verra fortir alors avec le sang plusieurs *vers* qui auront un mouvement fort sensible , si ces foies sont bien frais. Ces sortes de vers sont connus aux payfans du Languedoc , qui les appellent *valberes* , du nom d'une herbe qui passe chez eux pour produire dans le corps beaucoup de vermine (a). Il est à remarquer que ces vers sont blancs & non rouges ; ce qui paroît d'abord extraordinaire , puisqu'il semble qu'ils devroient être de la couleur de sang ; mais ce qui

(a) Voyez Borel , *Observations de physique & de médecine.*

les rend blancs, est qu'ils se nourrissent de chyle & non de sang; car quoique le sang paroisse tout rouge, il est rempli d'une infinité de parties blanches & chyleuses, qui n'ont pas encore eu le tems de se changer en sang : or, ce sont sans doute ces petites parties dont les vers se nourrissent.

Les vésiculaires se trouvent dans la vessie & dans les reins, & sortent avec l'urine. Il y en a de plusieurs figures différentes. Tulpius parle d'un *ver* qui fut rendu par la vessie, lequel étoit long & rond comme ceux des intestins, & rouge comme du sang. Il y en a d'autres où l'on découvre un nom-

bre presque innombrable de pieds, une queue pointue, marquée d'un point noir au bout, & une tête large, avec deux petites éminences aux deux côtés, le dessus du corps rond & lisse, & le ventre raboteux. Un médecin d'Amsterdam dont parle Tulpius, en jetta douze de cette sorte en urinant : leur figure ressembloit à celle des cloportes. Louis Duret, après une longue maladie, en rendit par les urines de semblables, comme le rapporte Ambroise Paré. On en voit d'autres qui n'ont que six pieds, trois de chaque côté vers la tête, & qui, du reste, sont tout blancs & assez semblables à des

mites de fromage. Il y en a d'autres qui ressemblent à des sangsues, à cela près qu'ils ont deux têtes comme les chenilles, l'une à un bout, l'autre à l'autre. Ces *vers* vivent quelquefois assez long-tems après être fortis, pourvu qu'on les tienne dans de l'eau tiède, comme on fit celui dont parle Balduinus Ronseus, lequel fut conservé vivant plus de sept mois par ce moyen. Il y en a d'autres qui sont faits comme des espèces de sauterelles. Le comte de Mansfeld, malade d'une fièvre continue, à l'hôtel de Guise, en jetta par les urines, un semblable. Il y a des personnes en santé,

dont les urines sont toutes pleines de *vers*.

Les spermatiques existent dans le sperme ou la semence.

Les helcophages naissent dans les ulcères, dans les apostumes. Les grains de la petite vérole en sont quelquefois tout remplis. Les charbons, les bubons pestilentiels en contiennent un grand nombre; les chairs gangrenées en sont toutes pleines. Hauptman rapporte qu'un de ces *vers* ayant été mis sur du papier, après avoir été tiré d'une partie gangrenée, en produisit sur le champ cinquante autres, ainsi qu'on le remarqua par le microscope. Ambroise Paré parle d'un

ver velu qui avoit deux yeux & deux cornes avec une petite queue fourchue , lequel fut trouvé dans une apostume à la cuisse d'un jeune homme. Le fameux Jacques Guillemeau tira lui-même ce *ver* , & le donna à Ambroise Paré , qui le conserva vivant plus d'un mois , sans lui rien donner à manger.

Les *cutanés* naissent sous la peau entre cuir & chair. Il y en a de plusieurs sortes : les principaux sont les *crinons* , les *cirons* , les *bouviers* , les *soies* & les *toms*.

Les *crinons* sont ainsi appelés , parce que , quand ils sortent , ils ressemblent à de petits pelotons de crin. Ces *vers* viennent aux

bras , aux jambes , & principalement au dos des petits enfans , & font sécher leur corps de maigreur , en consumant le suc qui est porté aux parties. Divers modernes font mention de ces vers qui ont été inconnus aux anciens. Ettmuller en a donné une description étendue & des figures exactes. Ces *vers* selon qu'ils paroissent dans le microscope , ont de grandes queues & le corps gros. Les *crinons* n'attaquent guères que les enfans à la mamelle. Ils s'engendrent d'un humeur excrémenteuse arrêtée dans les pores de la peau , & qui est assez ordinaire à cet âge.

Le *ciron* est un *ver* qui passe

pour le plus petit des animaux ; & on le nomme ainsi , parce que la cire est sujette à être mangée de cet animal , quand elle est vieille. Le *ciron* se traîne sous la peau , qu'il ronge peu-à-peu ; il y cause de grandes démangeaisons & de petites ampoules , sous lesquelles on le trouve caché quand on le pique. On a découvert par le microscope toutes les parties du *ciron* ; il a six pieds placés deux à deux près de la tête , avec lesquels il fait de longs fillons sous la peau. Ce ver a été connu des anciens , & Aristote en parle (a).

(a) Hist. Anim. L. V., c. 31.

Les bouviers sont ainfi nommés parce que les bœufs y font quelquefois fujets. Ces vers fe traînent fous la peau comme les *cirons* ; mais ils font plus gros , & caufent des démangeaifons prefqu'univerfelles. Ils fortent fouverit d'eux-mêmes , & percent la peau en divers endroits. La maladie qu'ils caufent s'appellent *passio bovina* ; elle a befoin d'un prompt fecours , fans quoi il en peut arriver de fâcheux accidens.

Les foies font des vers qui ne fe voyent pas dans ces pays , mais qui font communs dans l'Ethiopie & dans les Indes : ils reffemblent à de petits cordons de foie torfe,

& naissent ordinairement dans les jambes & dans les cuisses. Ils sont d'une longueur extraordinaire, les uns ayant une aulne, les autres deux, trois & quelquefois quatre. Les nègres d'Afrique y sont fort sujets, & les Américains contractent cette maladie par la contagion des nègres qu'ils fréquentent; elle se communique même souvent à ceux qui ne sont ni Américains, ni Africains. Ces *vers* causent des douleurs de tête & des vomissemens; mais, quand on en est délivré, on se porte bien. Lorsqu'ils sont en état d'être tirés, on le connoît par une petite apostume qui se forme à l'endroit où aboutit

tit

tit une des extrémités du *ver* ; on perce alors cette apostume & puis, on prend un petit morceau de bois rond, long de la moitié du doigt & fort menu, auquel on tortille d'abord ce qui se présente ; ensuite on tourne ce bois comme une bobine & le corps du *ver* se roule à l'entour comme du fil qu'on dévideroit. On s'y prend de la sorte de peur de le rompre, parce que ce *ver* est fort délié, & qu'il y a du danger à ne le pas tirer en entier ; car la partie qui reste cause des fièvres dangereuses. Ce *ver* à deux têtes, l'une à un bout, l'autre à l'autre, comme certaines chenilles ; & ce qui est

L

remarquable, c'est qu'il y a toujours une de ces deux têtes qui est comme morte tandis que l'autre paroît vivante. Il vient à la cuisse des chardonnerets un *ver* presque semblable. Spigelius dit en avoir vu un à la cuisse d'un de ces oiseaux, lequel avoit un pied de long. Cette étendue paroît incroyable ; mais la manière dont le *ver* étoit situé doit ôter tout étonnement , savoir en zigzag. C'est ainsi que Spigelius l'a remarqué, & c'est à-peu-près de la même manière que sont disposés ceux qui viennent aux jambes des ethiopiens. Celui des chardonnerets est mince , comme une petite

corde de luth : lorsqu'il est parfait & qu'il commence à se mouvoir , il perce la peau & sort quelquefois de lui-même ; le plus souvent l'oiseau le tire avec son bec.

Enfin les *toms* sont de petits *vers* qui viennent aux pieds , où ils causent des tumeurs douloureuses , grosses comme des fèves. On n'en voit que dans cette partie de l'Amérique , qui est aux Indes Occidentales. Thevenet rapporte dans son *Histoire de l'Amérique* , que lorsque les Espagnols furent dans ce pays-là , ils devinrent fort malades de ces sortes de *vers* par plusieurs tumeurs ; ils

trouvoient dedans un petit animal blanc, ayant une petite tache sur le corps. Les habitans du pays se guérissent de ce *ver* par le moyen d'une huile qu'ils tirent d'un fruit nommé *hibout*, lequel n'est pas bon à manger; ils conservent cette huile dans de petits vaisseaux faits avec des fruits appelés chez eux *carameno*; ils en mettent une goutte sur les tumeurs & le mal guérit en peu de tems.

Les ombilicaux sont des *vers* que l'on dit venir au nombril des enfans, & qui les font souffrir beaucoup, leur causent une maigreur considérable & les jettent dans une langueur universelle; les

lèvres pâlisſent , la chaleur naturelle diminue & tout le corps tombe dans l'abattement. On n'a point d'autre ſigne de ce *ver* , ſinon qu'ayant lié ſur le nombril de l'enfant un goujon , on trouve le lendemain une partie de ce poiſſon rongée ; on en remet un autre le ſoir , & l'on réitère la choſe juſqu'à trois ou quatre fois , tant pour ſ'affurer du ſéjour du *ver* que pour l'attirer par cet appât ; enſuite on prend la moitié d'une coquille de noix , dans laquelle on mêle un peu de miel , de la poudre de cryſtal de Veniſe & de Sabine ; on applique cette coquille ſur le nombril , le *ver* vient à

l'ordinaire, & attiré par le miel, mange de cette mixtion qui le fait mourir; après quoi on fait avaler à l'enfant quelque médicament absterfif, pour entraîner le *ver*. M. Andry dit qu'il auroit beaucoup de penchant à traiter ce *ver* de fable, fans le témoignage d'Ettmuller & de Seunest qui lui font suspendre son jugement. Le premier assure que Michael a guéri de ce *ver* plusieurs enfans en observant la méthode que nous venons de dire. Le second rapporte aussi l'autorité d'un témoin oculaire qui est Bringerus, lequel dit qu'une petite fille de six mois, ayant une fièvre qu'on

ne pouvoit guérir, la mère soupçonna que c'étoit un *ver* au nombril & réussit à l'en faire fortir.

Parmi ces différens *vers*, il y en a dont les figures sont monstrueuses; les uns deviennent comme des grenouilles, les autres comme des scorpions, les autres comme des lézards; aux uns ils pousse des cornes, aux autres il pousse une queue fourchue, aux autres une espèce de bec comme à des oiseaux; d'autres se couvrent de poils & deviennent tout velus; d'autres se revêtent d'écailles & ressemblent à des serpens. Toutes ces figures se développent lorsqu'ils vieillissent. Or, comme la barbe

ne fort à l'homme qu'à un certain âge ; que les cornes ne poussent à certains animaux que quelque tems après leur naissance , que les fourmies prennent des aîles avec le tems , que les vieilles chenilles se changent en papillons , que le *ver* à soie subit un grand nombre de changemens , il n'y a pas lieu de s'étonner que les *vers* du corps de l'homme puissent prendre en vieillissant toutes ces figures extraordinaires qu'on y remarque quelquefois. Cela n'arrive que par un simple accroissement des parties qui rompent la peau dont l'insecte est couvert , & que les naturalistes

appellent *nymphes*. Ceux qui voudront savoir quels sont les effets des *vers* dans le corps humain, les signes de ces *vers*, les remèdes qu'on doit employer contre eux, &c. n'ont qu'à lire le traité de M. Andry, *de la génération des vers dans le corps de l'homme* (a) ».

En général il est facile de concevoir comment les différens mouvemens de ces insectes doivent causer des douleurs & troubler l'ordre des fonctions animales. Les enfans y sont plus sensibles que

(a) Extrait du Dictionnaire Encyclopédique, article *vers*.

les adultes, & malheureusement ils y sont aussi plus sujets. On peut à-peu-près expliquer ces deux particularités. Pour la sensibilité; personne ne doute qu'elle soit plus grande chez les enfans, leurs parties organiques étant plus foibles, elles doivent être plus irritables. Quant à la disposition plus favorable aux vers; elle vient des digestions imparfaites auxquelles les enfans sont ordinairement exposés à cause de la délicatesse naturelle de leur estomac (a), très-souvent

(a) M. de Leurye se trompe encore lorsqu'il assigne pour l'une des causes principales des vers chez les enfans, la

affoibli par l'irrégularité de leurs repas ; tantôt la nourrice est occupée à d'autres soins qui l'empêche d'alimenter son nourrisson , il jeune alors ; tantôt elle se dépêche de le surcharger , afin qu'un seul repas puisse lui tenir lieu de deux , ou trois , & elle l'abandonne pendant le reste de la journée ; c'est ainsi qu'elle détruit en peu de tems le ressort des facultés digestives de ce petit malheu-

délicatesse naturelle de l'estomac. Elle n'est que cause secondaire. Quelque délicat que soit l'estomac , s'il n'y restoit point de matières corrompues , capable de faire éclore les vers , ils n'en auroient point.

reux; il reste presque toujours dans les plis de ses intestins un dépôt de matières mal digérées, altérées, corrompues, propres à faire éclore & à substen-ter les vers.

Prenons haleine, mon cher Comte, je suis obligé, malgré moi, de couper mon sujet afin de profiter de la poste. Je le reprendrai demain. Cette circonstance me procure le plaisir de vous renouvel-ler plus souvent les sentimens d'attachement inviolable avec les- quels je suis, &c.



ANT 1317658

LE MENTOR
UNIVERSEL.

A V I S.

Cet ouvrage, qu'on pourra regarder comme une Encyclopédie d'éducation, a commencé le premier Juin 1784, & il en paroît deux cahiers de 72 pages le premier & le quinze de chaque mois.

L'abonnement pour l'année entière, composée de vingt-quatre cahiers formant douze volumes, est de 13 liv. 4 s. pour Paris, & de 16 liv. 4 s. pour la Province, port franc.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent, ainsi que tous les avis, demandes & envois de pièces relatives au Mentor Universel, adressés à M. l'abbé Roi, Censeur Royal, &c., rue Guénégaud, n°. 20.

On souscrit chez le même pour l'HISTOIRE DES CARDINAUX FRANÇOIS jusqu'à nos jours, ornée de portraits, DÉDIÉE AU ROI, à raison de 18 liv. d'avance pour l'in-8°. b. & de 36 l. pour l'in-4°. b. les vol. seront payés à mesure qu'il paroîtront excepté les trois derniers. Les exemplaires papier vélin in-8°. seront payés 12 l. chacun, & 24 l. in-4°. On payera en souscrivant pour ces premiers 36 l. & pour les autres 72 liv. Le premier paroîtra en Janvier 1785.